



HUMEUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

On est en 2022, voilà le Soleil vert

Ce qui est terrible avec la science-fiction à court terme, c'est qu'un jour on arrive à la date indiquée dans l'ouvrage. On est en 2022. C'est au cours de cette année que se déroule le film de 1973 *Soylent Green*, en français *Soleil Vert*, inspiré par le roman de Harry Harrison *Make room! Make room!* paru en 1966. Dans le film de Richard Fleischer, New York est une mégapole de 44 millions d'habitants. La chaleur est intense, 33° quasi tout le temps, l'eau est rarissime, il n'y a plus de plante, plus d'agriculture. Les gens mangent des tablettes livrées une fois par semaine dans des centres où le peuple se presse et se bat. Les carottes, les laitues fraîches, les œufs, le beurre ne vivent plus que dans le souvenir de quelques vieillards, comme Sol (Edward G. Robinson à l'écran). Son coloc est flic (Charton Heston). Il enquête sur la mort d'un puissant personnage proche des milieux dirigeants. Et son enquête l'amène à découvrir la vérité sur le Soylent Green, ces tablettes, qu'on a traduit par Soleil vert en français. Dans ce monde surpeuplé, pauvre, épuisé, accablé par l'effet de serre, pollué, même les océans sont morts, il n'y a plus de plancton. Mais d'où viennent alors ces tablettes nutritives, faites, selon leur producteur, avec du plancton ? L'horrible vérité, c'est qu'elles sont des dérivés des cadavres produits par la mortalité naturelle et l'euthanasie pratiquée à grande échelle... Harry Harrison avait basé son roman sur le problème de la surpopulation. Richard Fleischer l'a infléchi pour faire de son film un plaidoyer contre la catastrophe écologique qui menaçait déjà le monde. *Don't look up* n'est pas le premier à alerter contre le scepticisme et l'immobilisme. Des artistes avaient déjà fait leur combat dans les sixties et les seventies. Certes New York n'a pas 44 millions d'habitants et l'on n'est pas devenu anthropophage (du moins je l'espère), mais ce film était prémoniteur. Et on n'y a vu qu'un divertissement.

agenda

Lisette Lombé présente *Brûler brûler* (L'Iconoclaste) à la Maison Atrique à Schaerbeek le lundi 24 à 20h15. Textes dits par Marie Darah, musique de Dance Divine.

Frédéric Beigbeder est le lundi 24 à 18 h chez Filigranes à Bruxelles avec *Un barrage contre l'Atlantique* (Grasset). Eric Neuhoof y présente *Rentrée littéraire* (Albin Michel) le jeudi 26 à 18 h.

Alexandra Lapierre est le mardi 25 à 12 h au Cercle royal gaulois avec *Bella Greene* (Flammarion). Elle est chez Filigranes, à Bruxelles, le même jour à 18 h.

Nathan Clumeck présente *La menace virale* (Genèse) à La Licorne, à Uccle, le mardi 25 à 19 h.

Serge Delaive propose *Autour d'un hiver* (Editions Bozon2X) chez Pax, à Liège, le mardi 25 à 18 h 30. Rencontre animée par Laurent Demoulin.

Rachel Cusk est invitée par Passa Porta pour parler de son œuvre inclassable, récemment complétée par la traduction de *L'œuvre d'une vie. Devenir mère* (L'Olivier). Elle répondra aux questions de la romancière Julia Kerninon. Cela se passe au Kaaitheater à Bruxelles le mercredi 26 à 20 h. En anglais.

Emilie Plateau et Elisabeth Holleville dédicacent leurs BD, *L'épopée infernale* (Misma) et *Immonde!* (Gléna) chez Tulitu le vendredi 28 de 18 h à 19 h 30.

Thomas Gunzig est à l'UOPC à Audergem le vendredi 28 à 18 h, avec *Le sang des bêtes* (Au Diable Vauvert).

ABONNÉS

Le Soir et Premier Chapitre vous offrent de lire les premières pages d'une partie des livres de ce supplément sur notre site.

premier chapitre

C'EST DU BELGE

**Une ascension**

★★★★
STEFAN HERTMANS
Traduit du néerlandais
(Belgique) par Isabelle
Rosselin
Gallimard
480 p., 23 €
ebook, 16,99 €

La maison du collaborateur

Stefan Hertmans, à partir d'une maison où il a habité, retrace le parcours d'un SS flamand : « Une ascension ».



Stefan Hertmans a habité pendant vingt ans la maison du SS. © FRANCESCA MANTOVANI.

PIERRE MAURY

Pendant vingt ans, Stefan Hertmans a habité à Gand la maison d'un ancien SS. Pendant vingt ans, explique-t-il en débutant *Une ascension*, malgré les informations reçues à sa première visite en 1979, il n'y a pas vraiment prêté attention. « Peut-être y avait-il aussi eu de ma part une volonté de refouler cette information, tant j'avais été imprégné au fil des ans par les douloureux poèmes de Paul Celan, les témoignages de Primo Levi, les innombrables livres et documents qui m'avaient laissés sans mots, l'impossibilité de toute une génération de décrire l'inconcevable. »

Il s'est rattrapé depuis, avec un roman très documenté sur le délire de Willem Verhulst. Le fils de celui-ci, Adriaan Verhulst, a été professeur d'histoire à l'université. L'écrivain a suivi ses cours mais c'est seulement après avoir quitté la fameuse maison de Gand, et peu de temps avant la mort de l'historien, qu'il est

tombé sur le livre de celui-ci : *Zoon van een « foute » Vlaming*. Le Flamand fautif, en néerlandais, désigne un collaborateur...

Il restera fidèle à ses premiers engagements

A quatre ans, Willem Verhulst perd un œil. Il en tirera une leçon : « En tout cas, [...] ce que j'aurais dû voir, je ne le voyais pas ; mais je voyais aussi beaucoup de choses qu'il aurait mieux valu que je ne voie pas, et il me serait souvent utile plus tard de faire comme si je n'avais rien vu. J'ai d'ailleurs eu du mal à en perdre l'habitude. »

Faut-il en conclure qu'il évacuera ainsi une part de ses turpitudes ?

Pendant la Première Guerre mondiale, alors que le gouverneur allemand de Belgique, von Bissing, a fait néerlandiser l'université de Gand, il se rapproche d'associations flamingantes. Il a 18 ans. Il restera fidèle à ses premiers engagements, et Stefan Hertmans n'en est qu'au tout début de sa brillante carrière,

**La fourmi a fait le coup**

★★★
ANNE RICHTER
Samsa
75 p., 20 €

Les délicieuses premières nouvelles d'Anne Richter

Elle avait 15 ans, l'écrivaine belge, quand elle a écrit les nouvelles de « La fourmi a fait le coup ». Et déjà, le talent, entre rêve et réalité.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Elle avait évidemment de qui tenir, la jeune Anne. Son père, Roger Bodart, est un des grands poètes belges. Sa mère, Marie-Thérèse Bodart, est une écrivaine dont on redécouvre enfin l'œuvre ces dernières années. Anne baigne dans la littérature, elle est environnée de livres, elle a déjà envie d'écrire. A 15 ans, elle accouche d'un petit recueil de 17 courtes nouvelles pleines d'atmosphère et, déjà, de fantastique. Les animaux et les objets s'expriment, ils vivent. Plon l'édite en 1954, sous le titre étrange et accrocheur *La fourmi a fait le coup* et sous le nom d'Anne Bodart, c'est le sien à l'époque, elle ne prendra le patronyme de Richter qu'après avoir épousé Hugo Richter.

Une traduction anglaise est publiée en 1956 sous le titre d'une des nouvelles, *The Blue Dog*. L'éditeur belge Samsa vient de les rééditer, sous le nom, plus célèbre, d'Anne Richter, et assorti de divers documents.

Ce n'est pas une exhumation pour le simple plaisir de compléter une bibliographie. Ce recueil vaut bien plus que cela. Ces contes sont délicieux, intelligents avec une pointe de naïveté, baignés dans un nuage nocturne, mystérieuse, insolite voire fantomatique. Il y a de la brume et des malversations. « La Fourmi trembla : il faisait froid dans la cave noire. Par le soupirail hanté de toiles d'araignées humides, une lune très pâle entraînait se poser. Trois barriques de vin dormaient dans un coin sombre et, sur une étagère poussière-

si on la considère du point de vue des conquérants dans la première partie de la Seconde Guerre mondiale – avant que la tendance s'inverse, car après *Une ascension* vient souvent une chute.

Le romancier en revient souvent à cette maison dont il a ignoré ce qu'elle avait représenté dans la vie du SS flamand. « Il est incompréhensible que j'aie laissé m'échapper à l'époque, avec tant d'insouciance, tout ce que j'aurais déjà pu savoir ou du moins supposer. » Le notaire, au cours de la visite, avait pourtant glissé : « J'ai vu ici, Monsieur, quand j'étais enfant, un buste sur le manteau de la cheminée de... enfin, de qui vous savez, de l'Adolf, oui, si vous me comprenez, il n'était même pas en pierre, c'était un modèle en vulgaire plâtre. » Ajoutant : « Ce n'étaient pas des mauvaises personnes, vraiment, enfin, à l'exception du père. » Qui d'ailleurs, précise le notaire, était surtout égaré.

Le notaire non plus ne voulait pas trop voir, et encore moins savoir. Les mystères de cette famille où l'épouse (la deuxième) hollandaise ne partageait pas le fanatisme de Willem, dont les enfants sont devenus de belles personnes, participent de l'insondable gouffre dans lequel il est possible de se perdre et de s'obstiner à partir de quelques idées simplistes. Après la Grande Guerre, quand il réagit à la libération de la Belgique, c'est pour dire : « La Flandre est loin d'être libérée, vous verrez, notre heure viendra. » Plus tard, en réponse à un juge qui lui demandait s'il était responsable de la déportation d'un certain nombre de Gantois : « Belgische Nikske ! (La Belgique, c'est merdique !) Vive le Lion de Flandre ! »

Un parcours exemplaire, au fond, dont Stefan Hertmans relève avec nuance et précision la criminelle absurdité.

Dans nos éditions du vendredi 21, grand entretien avec Stefan Hertmans.



Anne, qui était encore Bodart, en 1955, avec son chien Jappy devant la bibliothèque familiale. © GETTY IMAGE.

reuse, des fioles aux couleurs de mer profonde luisaient. » C'est déjà toute une ambiance et c'est simplement et joyeusement écrit.

Comme disait Franz Hellens dans sa critique du livre, dans *Le Soir*, c'est « un talent fécond et déjà mesuré ». Et il ajoute : « Le talent d'Anne est authentique. » Il y a dans ces contes, davantage même qu'en germe, tout ce qui fera la littérature d'Anne Richter, cette écrivaine douée, tournée vers un fantastique du trouble plutôt que de l'horreur, avec tout ce que cela suppose de labyrinthes du mystère, d'allures artificieuses, de l'autre côté du miroir, de recherche de ce qui est caché. Anne Richter est décédée le 25 juin 2019, le jour de ses 80 ans. Cette réédition est un bel hommage.